

CERCLE D'ETUDES METAPHYSIQUES

D I A L E C T I Q U E D E L ' I N I T I A T I O N

Essai d'application
des méthodes de la phénoménologie génétique
à la reconstitution de la gnose

Deuxième partie

FONDEMENTS THEOLOGIQUES

Fascicule No I

AVERTISSEMENT

Interrompant provisoirement la première partie de notre enseignement, qui a compris jusqu'ici six fascicules, nous abordons tout de suite les applications du sénaire-septénaire universel dans le champ de la théologie, de la cosmologie et de l'anthropologie.

La deuxième partie de l'enseignement sera ainsi constituée par les Fondements théologiques, la troisième par les Fondements cosmologiques, la quatrième par les Fondements anthropologiques. Pour qu'il n'y ait pas de confusion dans la numérotation des fascicules, le titre de la partie sera indiqué sur chaque nouveau fascicule.

CHAPITRE I

LE COUPLE PERE-MERE ET LA PROCESSION DU FILS

§ 1 - La déité en tant que sénaire-septénaire.

L'indéterminé ou déité, en tant qu'essence une, enveloppe le sénaire-septénaire primordial. Celui-ci est formé par la croix horizontale ou équatoriale du Père et de la Mère, qui, par sa rotation éternelle, projette le Fils sur l'axe vertical bipolaire de son incarnation et de son assomption également éternelles, qui constituent ensemble l'élévation de la croix.

Le problème de l'Indéterminé appelé Suprême Brahman par les Hindous, Nou par les Egyptiens, Ain-Soph par les Juifs, déité de Dieu par Maître Eckhart et Ungrund par Jacob Boehme se confond avec celui de l'infinité des possibles, et la suprême contingence y apparaît comme résolutoire d'une détermination absolue. Cependant, l'Indéterminé ne se pose pas seulement en tant qu'énigme conceptuelle ou historique, problème de mots ou problème de fait, mais en tant que réalité vécue à chaque instant dans le présent de chaque existence et acte perpétuellement volontaire, immédiateté à la fois possédante et possédée, intuition dramatique et permanente d'une limite où toute séparation s'efface et sur laquelle, au moment où le besoin de définition s'exaspère, toute définition devient inutile. En l'homme, l'Indéterminé est adhésion sans preuves et sans prêtres, il est contemplation. Toute contemplation résulte d'une double démarche et résout une contradiction qui procède de l'essence même de l'Indéterminé : elle est à la fois acceptation de la distance et abolition de la distance, c'est-à-dire acte unique de transfiguration de cette distance même. Elle opère le transfert simultané et réciproque d'une pleine négativité à une pleine positivité. En ce sens, l'acceptation de la distance, qui est incarnation, est aussi purification : l'abîme est négation du "Je". Mais, dans le même sens, l'abolition de la distance, qui est assomption, est aussi exaltation : l'abîme est affirmation du "Je".

La déité une, en tant que
résolution des contradictoires.

La déité nous apparaît ainsi comme l'équivalence absolue du plein absolu et du vide absolu. L'indéterminé est perfection, inclusion totale et ex-

clusion totale, il épuise tous les couples de contraires. C'est pour cette raison que les Hindous l'appellent Advaita, qu'il faut traduire par Non-Deux. Il est la non-dualité. De même, saint Denis l'Aréopagite parle de l'ΑΡΧΙΘΕΟΣ qui transcende à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et Maître Eckhart, qui refuse de confondre la déité et Dieu, c'est-à-dire la déité et son mode masculin de manifestation communément appelé Père, déclare de son côté que l'âme, pour parvenir à la racine de la déité, doit rejeter hors d'elle tous les saints et s'affranchir de Dieu même. A son exemple, nous distinguerons

donc la déité ou Gottheit et Dieu lui-même, c'est-à-dire le Père. La déité se confond en l'homme avec le "Je" transcendantal. Elle est extra-mondaine tandis que Dieu est dans le monde. Elle est transcendantale tandis que Dieu est seulement transcendant. La déité sera pour nous la substance une, indivisible et infinie de Spinoza, qui émane une infinité d'attributs et supporte une infinité de modes, et qui en est à la fois pleinement et nullement affectée. Nous savons déjà que Spinoza réduit l'infinité théorique des attributs à deux, qui sont l'étendue et la pensée. Nous comprendrons plus tard la raison profonde de cette réduction. Disons simplement ici que la dualité implique une infinité "préalable", comme nous l'avons déjà signalé dans l'opération de passage du fait à l'essence. En ce sens, la dualité est l'accomplissement de toute procession indéfinie, et le deux est à la fois le premier des nombres en mode de répétition et le dernier en mode de non-répétition. En adoptant la terminologie de Spinoza, il va sans dire que nous rejetons l'habituel vocabulaire des ésotéristes, notamment des guénoniens, qui opposent l'essence et la substance et situent un pôle "essentiel" dans un monde dit supérieur et un pôle "substantiel" dans la nature manifestée appelée monde inférieur. Il suffit ici de s'entendre sur les définitions.

En tant qu'éloignement indéfini en Dieu, la déité transcendantale transcende toute transcendance. En tant que proximité indéfinie en l'homme, elle est immanente à toute immanence. Nous verrons que l'âme humaine est l'homologue de la déité, une déité en devenir vers la déité absolue, et qui, en tant que totalité perpétuellement inachevée, est, comme la déité, à la fois comble de présence et comble d'absence. Toute définition de la divinité ou de l'âme humaine aboutit à poser l'inexistence comme expérience ultime, fugitive et omniprésente. L'Absolu, comme l'âme, est l'appel d'un vide sans appels.

Dualité anti-symétrique
des deux couples de l'actif-passif
et du passif-actif en état éternel
de permutation circulaire.

La plénitude absolument homogène et isotrope intègre toute action, elle est l'activité absolue. Pourtant, dans la même situation, elle répudie toute organisation, elle est dissolvante, elle appelle et réalise la

passivité absolue. Le mot absolu n'est pas autre chose qu'un index signalant la fusion des extrêmes, et en effet, on ne sait pas comment l'on pourrait distinguer la transparence absolue de l'opacité absolue, puisque dans l'une comme dans l'autre, il y a tout et il n'y a rien, indiscernablement. Aussi, appelle-t-on la perfection à la fois chaos et abîme, indifféremment, sans pouvoir expliquer comment le chaos est entré dans l'abîme et le remplit. Tout complément y équivaut à un manque, tout enrichissement à un appauvrissement : monde clos où avant équivaut à après, au-delà à en-deçà, et pourtant monde sans frontières. Le plein et le vide s'opposent alors selon le schéma de toute dialectique. Le plein est actif et pourtant dissolvant jusqu'à "devenir" passif, inversement le vide est passif, il constitue la passivité même, mais il est aussi attractif, il appelle la non-passivité et même la non-passivité absolue, celle qui procède à l'uniformisation en lui du plein, équivalent inverse du vide. L'unité inconcevable de la vacuité et de la plénitude, qui apparaît comme le support de la dualité primordiale, est donc aussi le contenant du couple actif-passif, autre expression de cette dualité. Dans leur Livre des Morts, les Egyptiens

disent qu'avant la Création, existait le Nou, l'inertie suprême, qui était représentée hiéroglyphiquement par une spirale placée au-dessous d'un trait symbolisant la surface des eaux. Mais à ce signe se trouvait associé le signe inverse nommé Oun, représenté par la même spirale située cette fois au-dessus de la surface des eaux. Le mot Oun contient l'idée d'être; Nou celle de non-être. Cette notion d'inversion est la notion primordiale. On se perdra en vain dans les débats métaphysiques sur les rapports de l'être et du non-être, et l'implication mutuelle de l'un par l'autre. Un seul fait domine : l'essence de l'absolu est dans l'inversion et l'inversion de cette inversion même.

L'unité duelle et pourtant insécable du couple plein-vider est statique. L'Indéterminé est immobilité. Pourtant, le double échange bipolaire du passif et de l'actif par quoi l'actif sature le passif qui devient actif, et le passif sature l'actif qui devient passif, anime sourdement l'Indéterminé. En l'Indéterminé stabilité et instabilité se conjoignent. Si aucune distinction n'y est possible entre le global et le local, et si tout y est point, ce point immobile, lieu du mouvement perpétuel des potentiels d'échange, est l'archétype de tout mouvement local, interne et relatif, et d'ailleurs équilibré, dans le global immobile. Nous appellerons PÈRE le complexe ACTIF-PASSIF et MÈRE le complexe inverse PASSIF-ACTIF. Ainsi, avant de faire du Père et de la Mère des personnes, nous en faisons une structure, c'est-à-dire des fonctions associées. La masculinité est et constitue une plénitude qui tend à s'évacuer, la féminité une vacuité qui tend à s'emplir. Le masculin est émissif, il agit expulsivement pour pénétrer. Le féminin est réceptif, il subit attractivement pour absorber. La double constatation que nous faisons ici est primordiale et ruine les théologies basées sur une conception linéaire du couple Père-Mère. C'est que le Père et la Mère ne sont pas seulement inséparables : chacun est duel dans son ordre. La psychologie moderne nous a déjà habitués à considérer cette dualité lorsqu'elle distingue le père sadique et le père masochiste, et de même la mère sadique et la mère masochiste. Le couple Père-Mère est donc déjà quadrature et crucifixion. Nous verrons plus loin pourquoi il faut appeler cette crucifixion horizontale. Par le jeu des échanges inverses, c'est en effet quatre qualités que met en action l'Indéterminé et pas seulement deux : l'actif du Père, l'actif de la Mère, le passif du Père, le passif de la Mère. La déité est immédiatement quadraturante-quadraturée.

Nous ne superposons évidemment pas ici à la déité des modes distincts isolables, mais des fonctions qui ne valent que par leur corrélation mutuelle, et c'est ainsi que nous échappons à la contradiction habituelle : la déité ne soutient pas ces modes comme de moindres êtres, elle les soutient tous ensemble et, pour elle, en soutenir un, c'est soutenir aussi leur corrélation globale et par conséquent les soutenir tous. Les modes sont corrélation. La distinction des modes au sein de la déité ne vaut que si cette distinction est implicitement et explicitement complétée par la ré-association de ces mêmes qualités, leur ré-équilibre permanent par les modes inverses, et c'est sans doute ici que, sans contredire Spinoza, nous introduisons dans sa conception de la substance un élément structurel qui lui est inhérent, mais que Spinoza admet sans le souligner. Déjà, en réduisant à deux les attributs de la déité, Spinoza crée le modèle de toute dualité dynamique. En disant que chacun de ces attributs se connaît par soi, et que Dieu est à la fois (mais séparément) chose étendue et chose pensante, Spinoza fait en quelque sorte des attributs les

organes distincts de la déité. Mais cette distinction ne nous paraît constituer qu'un premier stade de l'analyse, car une corrélation fonctionnelle s'établit immédiatement entre les deux termes de ce couple : la pensée envahit l'étendue et l'étendue s'emplit de la pensée, et si chacun des deux attributs est par soi, il est aussi pour l'autre. Ce n'est pas pour rien que Spinoza, au scandale des théologiens, parle de l'étendue comme de l'aspect corporel de la déité même. La pensée est active-passive, l'étendue passive-active. Van de Kerkhove dit profondément que la pensée est ce qui envahit la panse. On peut donc faire cette concession au formalisme et parler d'attributs distincts se connaissant chacun par soi, mais à condition de discerner la fonction dans l'organe, c'est-à-dire d'unir toujours deux organes dans une relation dynamique, car il ne peut pas y avoir d'autre définition de la fonction. C'est d'ailleurs également par une concession au formalisme que Husserl, dans les Recherches Logiques, donne parfois l'impression que les essences peuvent être saisies isolément. En tant qu'attributs ou modes, elles entrent pourtant toujours dans une implication co-relationnelle avec les faits ou les autres essences. On peut et on doit toujours coupler les essences dans une dialectique de l'ampleur-intensité. En d'autres termes, on ne peut admettre les attributs comme substances particulières, c'est-à-dire se soutenant par soi, et, au sens propre, comme substantifs, que si on les reprend immédiatement dans leur fonction de verbification de la substance. Les attributs substantifs ou plutôt "déjà" substantivisés, déplient la substance comme Verbe. Aussi, la dualité des attributs spinoziens, si elle vaut par les noms qu'elle donne à ces attributs, a-t-elle surtout le mérite de constituer le modèle archétypique de la structure des modes infinis dont ces attributs sont affectés. Dans leur équilibre dynamique, ces modes se quadraturent selon le modèle sénair habituel, horizontalement et verticalement, et c'est la procession du Fils, qui est le Verbe, qui va justement compléter notre schéma de la quadrature horizontale Père-Mère des attributs substantifs, en élevant verticalement la croix horizontale. La verbification de la substance se confond avec l'organisation sénair des modes.

Toute organisation de modes se modèle alors sur celle de l'archétype Père-Mère. Nous verrons comment il faut rattacher "originellement" au Père l'attribut de la pensée et à la Mère celui de l'étendue au sens de matrice cosmique, l'inversion de ces attributs constituant d'ailleurs tout le sens de la "manifestation" et la Mère "devenant" au contraire pure Sophia, connaissance et sagesse pures remplissant cette matrice vide "originelle". Pris dans l'absolue et permanente commutabilité de leurs pôles respectifs, le Père et la Mère sont, dans la déité, absolument symétriques. Cependant, si on les considère séparément, ils ne contiennent absolument aucun élément de symétrie puisqu'ils ne sont pas autre chose que sens, et sens inverses, sens du passif à l'actif pour le Père, de l'actif au passif pour la Mère. Ils réalisent donc ce mélange d'asymétrie dans la symétrie dont l'ensemble main droite - main gauche donne l'exemple dans l'homme. On ne peut pas superposer un gant droit et un gant gauche, pourtant symétriques; il faut d'abord retourner l'un des gants, mettre l'intérieur à l'extérieur, c'est-à-dire invertir l'inversion. Nous savons déjà que ce mélange de symétrie et d'asymétrie est ce que les sciences modernes appellent une antisymétrie ou une énantiomorphie. La déité est antisymétrique (la science moderne dit encore énantiomorphe). Les rapports réciproques des quatre qualités du couple Père-Mère dans le jeu perpétuel de reflété-reflétant qui les rassemble dans la déité et les y associe consubstantiellement, ces

rappports sont inclus dans une double permutation circulaire sans fin, une permutation à double sens qui maintient intemporellement l'homogénéité et l'isotropie de l'Indéterminé. L'Indéterminé est immobilité, mais le couple Père-Mère est rotation et rotation sans fin. Cette rotation est double, à la fois dextrogyre et lévogyre. Son symbole est la double croix gammée, orientée à la fois vers la droite et vers la gauche et qu'on doit, par conséquent, rassembler dans une seule croix potencée, mais on se rend compte combien ce symbole plan est insuffisant : il faut toujours transformer le plan en plein. La double et simultanée orientation du plan contredit l'infinitude de celui-ci puisque toute linéarité, en s'y renversant s'y détruit. La contradiction du plan se résout dans l'exigence constitutive du plein.

La notion d'antisymétrie est fondamentale. Elle est déjà contenue dans le couple Nou-Oun des Egyptiens. On sait aussi que la distinction de la droite et de la gauche apparaissait à Kant comme irréductible à toute détermination conceptuelle, elle était pour lui le résultat d'une intuition purement sensible, et c'est à cause d'elle qu'il proposa sa distinction entre la sensibilité et l'entendement. Pour notre part, nous y verrons un archétype signifiant l'organisation commune des différents niveaux du monde et la relation générique entre les niveaux. Dans un article essentiel intitulé Symétrie et Dissymétrie en Mathématiques et en Physique (1), A. Lautman a montré que l'antisymétrie jouait un rôle dominateur dans tous les édifices des mathématiques et de la physique modernes. Déjà, Pasteur en avait reconnu l'existence dans les couples de cristaux isomères, symétriques par rapport à un plan mais contenant chacun des éléments de dissymétrie interne qui empêchent de les superposer. L'importance de cette dissymétrie - ou énantiomorphie - est apparue dès les premiers travaux de Pasteur lorsque les cristaux ainsi étudiés se révélèrent capables de polariser la lumière dans deux sens inverses. Pasteur émit même cette hypothèse qu'une telle dissymétrie moléculaire était caractéristique des phénomènes de la vie, hypothèse qui se révéla à la fois fautive et féconde, puisque Pierre Curie put montrer plus tard qu'en réalité tous les phénomènes du monde sensible - et pas seulement de la vie dite "organique" - contenaient des éléments de dissymétrie et se trouvaient même déterminés par eux : "Certains éléments de symétrie peuvent coexister dans certains phénomènes, mais ils ne sont pas nécessaires. Ce qui est nécessaire, c'est que certains éléments de symétrie n'existent pas. C'est la dissymétrie qui crée le phénomène" (2). Non seulement ce savant physicien dégageait ainsi, sans le savoir, un fait général qui détruisait la fautive distinction entre le "vivant" et le "minéral", mais il se trouvait aussi en accord avec la tradition la plus ancienne qui a fait de la balance, à la fois symétrique dans son équilibre et dissymétrique dans son mouvement, le symbole du monde sensible se mouvant autour d'un axe immobile. "Le Livre du Secret est celui de l'équilibre de la balance, dit la première phrase du Siphra di-Tzéniutha. Avant qu'il n'y ait eu balance, la face n'était point tournée vers la face". Et pour parler de la déité, le

(1) Hermann, édit., Paris. Voir aussi Les Grands Courants de la Pensée Mathématique, numéro spécial des Cahiers du Sud, Marseille, 1949.

(2) P. Curie. Oeuvres, p. 126, cité par Lautman, ouv. cit.

Siphra di-Tzénitha ajoute : "Cette balance a été suspendue en un lieu qui n'est pas. Furent pesés par elle ceux qui n'ont pas été retrouvés. La balance est stabilisée sans son corps, n'adhérant à rien, invisible. Dans la balance, on fit monter et dans la balance montent : ceux qui ne sont pas, ceux qui existent et ceux qui seront". Mais A. Lautman fournit à l'appui de l'affirmation de Pierre Curie des exemples précieux en ce sens qu'ils permettent de montrer que l'anti-symétrie du couple Père-Mère est le modèle unique qui commande dans le monde à la fois la structure de l'abstraction logistique la plus avancée, la plus dégagée des formes matérielles bien qu'ayant progressé à travers ces formes (1), et inversement la constitution de l'énergie, la plus dégradée, la moins différenciée, celle de l'électron, qui peut passer pour l'ultime support brut et chosiste de cette capacité intellectuelle d'abstraction sublimisée. L'exigence physique qui est à l'origine de la théorie du spin de l'électron est la nécessité, d'origine expérimentale, de douer l'électron d'un moment de rotation, ou spin, susceptible de prendre simultanément, avec deux probabilités différentes, deux valeurs égales et de signes contraires. L'élaboration de cette conception a abouti, dans la théorie de Dirac, à attacher à l'électron une onde à quatre composantes, ou plutôt à deux groupes de deux composantes qui constitue ce qu'on appelle un "spineur". Ces deux groupes de deux composantes jouent l'un par rapport à l'autre le rôle de ce que l'on peut considérer comme la droite et la gauche dans l'espace-temps de la relativité restreinte et, par un retournement d'espace dans l'espace-temps qui conserve le sens du temps et change le signe des directions d'espace, on peut les faire permuter entre eux.

Le jeu amplifiant des doubles et la projection intensifiante du Fils.

Mais si le couple Père-Mère est rotation, il est aussi rotation indiscernable. Du fait que tout substrat de polarité supporte une fonction de polarisation, ce qui

entraîne la commutativité également perpétuelle du polarisant et du polarisé, la coïncidence du tout avec lui-même est aussi coïncidence de chaque partie et du tout. L'immanence du tout dans chaque partie provoque la multiplication indéfinie des composants du couple Père-Mère par doublement perpétuel des complexes actif-passif dans le doublement des pôles eux-mêmes. Cette multiplication sera appelée le jeu des doubles; elle s'effectue selon le jeu des puissances successives de 2, c'est-à-dire 4, 8, 16, ..., 2^n . Le Père et la Mère descendent alors dans une multiplicité indéfinie où ils sont indéfiniment présents et reproduits en mode d'ampleur. Dans la déité, l'archétype Père-Mère est celui de la répétition. Cependant, si, à chaque émergence d'une puissance de 2, on ne se contente pas de considérer isolément cette émergence amplifiante, mais si on lui ajoute, chaque fois, la suite de toutes les puissances "déjà" émergées, ce qui, aussi bien dans une vision simultanéiste qu'historialisante de la déité, est légitime, on obtient une suite de totalités dont le mouvement de croissance ne donne plus l'idée de la répétition uniforme, mais celle d'une accélération, et par conséquent d'une intensification. L'apparition de l'intensité est liée à la croissance accélérée de la totalisation des couples, et

(1) Voir notamment les considérations de A. Lautman sur le Calcul des Propositions, de Boole, la Géométrie Projective et, en général, la Théorie des Groupes.

elle permet de comprendre la nature de l'essence la plus intégrante de la déité, qui est dans la non-répétition absolue. L'Indéterminé en tant qu'être en-soi est perpétuelle coïncidence du tout avec lui-même, il est fréquence nulle. Mais le couple Père-Mère déplie, dans l'Indéterminé, une fréquence indéfiniment accélérée par duplication sans fin, qui, par le moyen d'une amplification constante de l'ampleur, c'est-à-dire de la verbation d'un nom, est éternellement constitutive d'intensité. Cette verbaton va être appelée par nous la projection du Fils. Le Fils est le Verbe qui sort du substantif divin, celui qui ekstatifie la substance et dont l'être pour-soi substitue à l'être en-soi divin inexplorable son propre être cause-de-soi constitué.

C'est parce que la fréquence de la commutation Père-Mère procède de la totalisation indéfinie de totalités infinies et con-fine ainsi à un infini d'infinis, qu'elle est à la fois immobile et créatrice, et qu'elle sert indifféremment d'index à l'être en-soi et à l'être cause-de-soi. D'une part, en effet, il n'est de vitesse infinie possible que dans la sphéricité, dans le bouclage des parcours, et une vitesse infinie confine à l'immobilité. Mais d'autre part, tout mouvement rotationnel crée un courant axial perpendiculaire au plan de la rotation, et un mouvement rotationnel indéfiniment accéléré crée un courant axial indéfiniment intensifié. Si nous crucifions le double mouvement de rotation du couple Père-Mère sur le grand cercle équatorial d'une sphère, un courant à double sens s'établit sur le diamètre perpendiculaire joignant les pôles de cette sphère. Ce courant est à double sens comme la rotation l'est elle-même. Nous dirons que cet axe est celui de la projection du Fils hors de la déité et de son retour en elle. Comme le Fils est l'ekspiration de la déité dans son in-spiration, l'ensemble de cette opération qui ne peut être saisie conceptuellement que dans ses positions centrale et extrême, a été appelée la spiration divine, l'acte théogénétique de l'esprit en-soi ou Saint-Esprit; le Saint-Esprit est donc figuré par l'axe déité-Fils. Cet axe crée une dualité ultime, qui complète le sénéaire par la vision absolue de la quadrature. L'axe de cette dualité est l'Arbre de Vie qui s'élève au point de rencontre des quatre fleuves du jardin d'Eden. La projection du Fils se confond ainsi avec l'élévation de la Croix.

§ 2 - La dualité verticale de la déité et du Fils.

Le Fils procède de l'inversion intensificatrice de l'inversion de la déité par elle-même.

Que signifie la dualité déité-Fils ? Dans le couple Père-Mère, les semblables se repoussent, mais les contraires s'attirent. Le plein du Père et le plein de la Mère se veulent l'un et l'autre regard regardant l'autre et se séparent, mais le plein de l'un veut combler le vide de l'autre et réciproquement. Cela revient à dire que l'actif paternant est transcendant par rapport au passif materné et que l'actif maternant est transcendant par rapport au passif paterné, mais que l'actif paternant et l'actif maternant d'une part, le passif paterné et le passif materné d'autre part se fondent dans une commune immanence. Le couple Père-Mère est ainsi le siège d'une double transcendance fondue dans la relativité généralisée d'une immanence globale. Mais le Fils

est fait à la fois pour intégrer cette double transcendance, et également pour la réduire, c'est-à-dire la déséquilibrer et l'ouvrir encore plus, c'est-à-dire encore pour la manifester. Il est à la fois ré-unificateur et dissociateur de la déité. Par le jeu des transmutations de la quantité en qualité qui se produisent en certains noeuds qualitatifs de la totalisation des doubles en rapport avec certains niveaux ou nombres privilégiés dont nous aurons à parler longuement, la duplication indéfinie du couple Père-Mère est en effet génératrice de crises de ré-unification de plus en plus paroxystiques, et le Fils procède de ces crises. Le Fils est à la fois paroxysme, ouverture et résolution des contraires, et paroxysme de paroxysmes. Il est à la fois projeté en permanence hors de la déité et il y est en permanence rappelé. L'établissement des rapports complexes qui unissent et divisent ainsi la déité, le Père, la Mère et le Fils, constitue la théogénèse. L'événement le plus important de la théogénèse, celui qui intègre tous les autres, est évidemment l'événement double et perpétuel de la projection et du retour du Fils. Inversant l'inversion initiale, l'histoire est alors le récit du succès du Fils, l'incarnation de l'idée que la déité se fait de sa propre confusion, et en effet l'inversion de l'inversion est l'échec de la déité, son complaisant échec. Mais il est essentiel de remarquer que la déité survole cette procession tandis que le Fils y est enfermé. En la déité, vision intérieure et vision extérieure, perception immanente et perception transcendante sont confondues mais, pour le Fils, qui est la déité en devenir, ces deux visions se séparent dans la corrélation noético-noématique primordiale. Le Fils est l'archétype de tout existant où les deux visions perpétuellement s'associent dans le parallélisme et le désaccord également perpétuels du noème et de la noèse.

Androgynat du Fils éternel.

Le Fils transforme donc en facteur noético-noématique générique l'élément d'antisymétrie inhérent au

couple Père-Mère et où nous avons trouvé l'origine de toute transcendance immanente. Aussi peut-on dire que si la transcendance mutuelle du Père et de la Mère constitue l'archétype de toute distance, leur immanence réciproque constitue l'archétype de toute fusion. Le Fils procède de cette contradiction. A certains endroits il dit : Je suis l'épée; à d'autres : Je suis la paix. La dualité est séparation, arrachement à soi, elle est sacrifice et enfante-ment, mais l'enfant efface le sacrifice et la séparation, il efface la douleur de l'enfante-ment. Le Fils est à la fois le produit de la passion divine et le porteur de la rédemption de la déité. D'une déité involuée, il fait une déité évoluée. Il est plus qu'unique, il est unifiant. Il est à la fois postérieur au Père et à la Mère, car il en procède, et antérieur à eux, car il reconstitue pour eux la plénitude une dont ils sortiront à nouveau. Tandis que la déité toujours ancienne est asexuée, et que le Père et la Mère ne sont que des dieux jumeaux, l'un mâle, l'autre femelle, le Fils est l'androgyné primordial. Dans la tradition égyptienne, l'Indéterminé dit : Je suis l'âme divine qui réside en les dieux jumeaux. Le Fils peut le dire aussi. Il y réside et il en sort. Il est la déité toujours nouvelle. Nous verrons qu'il sort de la déité à l'état d'Hermès et qu'il y rentre à l'état d'Aphrodite, unifiant ainsi, hors du temps, l'hermaphrodite divin.

§ 3 - Les gravitations ad intra et ad extra et la passion divine.

Les conceptions précédentes permettent de fonder une théologie de la positivité mais également de la négativité.

Les considérations précédentes permettent d'éclairer d'un jour nouveau le vieux problème théologique de la gravitation "ad extra" de la déité. En réalité, il y a à la fois gravitation ad intra par l'ouverture du couple Père-Mère et ad extra par la projection du Fils, mais la théologie régnante ignore presque complètement la première. Dans les commentaires usuels des théologiens, la déité est tout d'abord prise dans une absurdité logique : la nécessité où elle se trouve de se distancer de soi à soi pour se manifester. Toutes les difficultés que soulève une pareille mécanisation dont l'origine est sans origine, viennent de ce que l'on aliène à l'extrême la déité et qu'on la falsifie dans la notion d'un Dieu personnel anthropomorphe faisant de sa propre conscience-de-soi un couple magiquement émergé des abîmes du non-réflexif. C'est que la conscience-de-soi divine n'est pas un couple mais simplement l'expression dialectique du sénaire qui la ramène perpétuellement à l'unité du rapport immédiat et non-cogitif de soi à soi, l'unité d'une connaissance absolue dont l'ineffable est supérieur à la conscience même. Aussi bien l'athéisme des existentialistes vulgaires vient-il de la confusion qu'ils entretiennent en considérant la conscience comme forme vide sans lui associer le contenu intégrant d'une connaissance sans lequel elle est un simple mot vide de sens. Et d'ailleurs, s'il ne peut pas y avoir de couple "pur" dans le monde, c'est parce que l'archétype du couple "pur" n'existe pas dans la déité, et cela pour l'élémentaire raison que l'absolu connu cesserait d'être un absolu puisqu'il deviendrait relatif à la connaissance prise de soi. Aussi les gravitations ad intra et ad extra ne sont-elles, vues par l'homme, que les aspects dialectiques associés d'une réalité unitaire intégrant consubstantiellement un être en-soi (la déité), un être pour-soi (le couple Père-Mère) et un être cause-de-soi (le Fils) comme dans tout existant, mais, vues par la déité, elles ne sont que les modes de son unité d'être ou plutôt de la plénitude unitaire de sa gnose supérieure à son être même. Cette double gravitation est éternelle comme le monde lui-même, elle est le monde, et il n'est même pas vain, mais absurde, d'en chercher l'origine. Le Fils est engendré et meurt perpétuellement, le monde aussi. On ne peut pas poser la déité sans le Fils, ni sans le monde. Les théologiens ne se préoccupent surtout de l'effusion et non de l'infusion de la déité que parce qu'ils ne voient plus que la trinité tout extérieure du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui n'est que l'émergence du sénaire, et, comme toute vision qui se contente de considérer une émergence, la théologie se perd dès lors dans la naïveté. La fondation sénaire du dogme trinitaire est la tâche fondamentale de la nouvelle théologie. Dans De Trinitate, Richard de Saint-Victor explique l'effusion divine par le caractère d'expansivité et de communicabilité à autrui qui est propre au Bien : Bonum est diffusivum sui. Le maintien de l'unité de Dieu prouverait ou bien qu'il veut se communiquer et ne le peut pas, ou bien qu'il peut se communiquer et ne le veut pas. Dans le premier cas, il ne serait pas tout-puissant, il manquerait de générosité dans le second. Dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, où serait la plénitude de sa gloire ? Ce raisonnement est le type des constructions scolastiques procédant d'une logique linéaire et il laisse de

côté l'essentiel : dès que le Bien se diffuse, il devient ambivalent, il associe positivité et négativité. Mais cette présence de la négativité en Dieu contient de quoi effrayer les théologiens qui veulent baser sur leur théologie une morale populaire et cela dans une société qui ne voit elle-même les rapports sociaux qu'en linéarité, comme toute société de l'âge sombre, c'est-à-dire de l'âge où toute société se prend pour fin et veut persévérer dans son être en-soi. Et dans ce cas, en effet, tandis que la corrélation d'une théologie intégrant et d'une morale populaire ne devrait, pour des théologiens non naïfs, poser aucun problème de contamination, la naïveté théologique assortie aux exigences sociales conduit à une aliénation de la globalité la plus intense par la globalité dé-qualifiée. Aussi, dans la plupart des religions socialisées, tandis que le problème de la plénification est posé de façon dogmatique et qu'on disserte sans précaution sur l'unité en Dieu, le problème de la fission néantisante de la déité par le couple Père-Mère n'apparaît même pas, et la méconnaissance du rôle de la Mère est notoire. Le cas particulier de la religion catholique est même, à cet égard, plus significatif qu'aucun autre. C'est que la crise de cette religion se produit justement sur le problème de la Mère. Dans la mesure où la religion catholique rend à Marie un culte d'hyperdulie supérieur au culte de dulie rendu aux saints, mais inférieur à l'adoration due au Père, elle prend une place à part au-dessus des religions occidentales "réformées" qui sont toutes anti-mariales, elle dégrade la Mère et tend cependant à lui restituer une partie de sa divinité. La récente promulgation du dogme de l'Assomption de la Vierge confirme cette tendance. C'est que la religion catholique, en tant qu'expression avancée de la spiritualité occidentale, occupe la position ambiguë qu'exige cette situation avancée. Elle tend à s'écarteler entre les formes populaires les plus superstitieuses et les formes ésotériques transcendantales, cet écartèlement n'étant que le signe avant-coureur d'une décantation et d'un éclatement épigénétiques qui marqueront à la fois sa mort et sa transmutation. La négativité que le clivage Père-Mère creuse dans la déité constitue l'idée du vide, c'est-à-dire qu'elle fonde le vide comme potentialité universelle. Par ce clivage, la déité ne pose en elle-même rien qui ne soit elle-même et n'en tire ou retire rien, rien que l'idée de ce rien, qui tire de sa conscience d'être l'idée de la possible néantisation de cet être dans un autrui. C'est que l'idée de l'Autrui est éternellement contemporaine de celle du Même, parce que le Même gravite en soi-même et puise la notion de l'altérité dans la vision de sa propre altération. Le vide et la négativité apparaissent alors comme le champ possible de la conscience, mais, dans l'extase même où le vide est posé, la conscience absolue ne peut s'apparaître à soi-même que comme conscience de conscience, c'est-à-dire conscience transcendantale, car si le vide est possibilité de conscience au sein de l'être, et le vide ne répondant rien, la conscience de conscience ne se sent par soi que comme appel de conscience, besoin d'intensité sortant d'un manque d'intensité, c'est-à-dire cri vers l'intensification. Ce cri est le Verbe éternel, le signe de l'angoisse éternelle et de la passion de la déité. Il faut prendre conscience de cette passion pour poser correctement le problème éthique. La passion du Fils ne tend pas à la suppression de la passion théogénétique, elle n'en est que l'image symbolique, non la compensation. C'est par elle au contraire que le Fils est Dieu. Les Orientaux attendent le repos de la déité, ils voient dans l'Indéterminé la suprême félicité, la joie parfaite. Mais Jacob Boehme, lui, parle de la terrible souffrance de l'Indéterminé. Le centre est repos, mais qui se tient au centre ? La plénitude de la joie est paradoxale, car toute joie se veut distincte, et l'énigme de sa propre existence s'inscrit sur le fond vague et terrifiant de la souffrance cosmique. Il faut qu'elle assume cette souffrance.

L'Occident en tant
que signe symbolique
de la négativité divine.

On peut définir l'Occident comme le lieu symbolique, dans le monde, où la déité est éprouvée comme négativité. C'est ce qui donne une telle force de conversion, en

Occident, aux oeuvres de l'existentialisme athée, malgré leur humanisation et leur aliénation de la notion de limite : ces oeuvres ont su récuser une conception optimiste de la Providence, celle d'un Dieu satisfait de soi et garantissant le "salut". Et l'époque actuelle, en Occident, est en effet celle de la double crucifixion et se distingue des époques préparatoires en ce sens qu'elle va incarner et vivre en pleine conscience ce double archétype. Le problème de la séparation du Fils et celui de son retour, c'est-à-dire celui de la double transcendance de l'incarnation et de la communion (ou assomption), ne peut plus y être posé comme autrefois en termes de métaphysique spéculative ou y être inconsciemment vécu en illuminations inexplorables, il se trouve accordé aux catégories de la conscience la plus vigilante. Ce drame de la déité perdue dans son absolu, non seulement perdue pour nous mais à elle-même, et tirant de soi par l'expulsion du Fils sa propre détermination, apparaît comme le sacrifice unique de Dieu, un sacrifice ambivalent comme tout sacrifice, car on ne pourra jamais dire s'il est le fruit de la surabondance même des possibles qui fonde à la limite l'Indéterminé dans sa dérélition, son omnisciente mais insupportable solitude, ou si, au contraire, il s'est voulu amputation et retrait de soi hors de sa propre plénitude et de son repos. Or, ce qui fonde l'angoisse humaine, c'est également son indétermination. Mais c'est aussi parce que cette même angoisse veut à son tour se spécifier et se donne pour champ d'expérience l'infinité des possibles de la déité, qu'elle se transmue par intensification perpétuelle en connaissance, et que l'homme devient Dieu. Les ontologistes purement logiciens qui ne spécifient pas l'angoisse humaine en niveau de connaissance, sont forcément athées, car ils ne peuvent voir que ce qui compte dans l'angoisse, ce n'est pas l'angoisse elle-même mais son indétermination croissante, qui est symbolisée dans la déité par l'accélération du nombre des clivages Père-Mère de la série des doubles, et qui marque le cumul des acquis, même négatifs. Aussi bien toute croissance, même d'une fonction négative, finit-elle par être ressentie comme réalité positive intégrant la fonction sous-jacente, et le mal, par exemple, s'il est perpétuel et perpétuellement croissant, ne peut plus être considéré seulement comme la privation du bien, mais comme une réalité propre et prestigieuse. L'être pour-soi de la déité, une fois pour toutes polarisé, charge donc toujours plus vite et plus intensément ses pôles. Les ontologistes logiciens ne voient au contraire dans l'angoisse que le vide simple et non le vide également béant dans ce vide. C'est un fait qu'ils n'ont pas pu comprendre l'expérience paradoxale d'hommes comme Kierkegaard et Kafka qui pressentirent dans l'angoisse un centre gnostique et refusèrent alors la simplicité de l'angoisse pour sa duplicité, mais furent obligés, ne pouvant la transmuier en gnose, de la renverser dialectiquement et de façon régressive dans la recherche de la foi ou l'espoir de la grâce. Kierkegaard et Kafka vécurent la passion de la déité, non sa résolution encore plus passionnelle. Aussi se fixèrent-ils sur le Père, non sur le Fils. Et c'est en cela qu'ils sont aujourd'hui dépassés par l'Occident, pour n'avoir été porteurs que d'une négation, non de deux. Ils ne sont pas entrés dans la série des doubles. Le refus du mariage dans lequel leur angoisse essaya de s'éprouver et de se construire et qui fut la

décision fondamentale de leur vie, signifia qu'ils se détournèrent de tout "succédané", de tout ce qu'ils croyaient être une solution adoucissante ou consolante dans une filiation dégradée, de toute limitation factice dans la famille terrestre. N'étant pas eux-mêmes le Fils, ils se voulurent dans la liberté du Père avant sa limitation par la Mère, mais cette situation ne pouvait être soutenue, car ce qui constitue le Père, c'est la Mère. Nietzsche posa le même problème en l'inversant. Il vécut cruellement le destin du Fils souffrant, et il le vécut suffisamment pour maudire le Père et réclamer le triomphe de Dionysos sur le Crucifié. Pourtant, il ne pouvait être Dionysos. Dionysos était pour lui le Dieu ré-unifié, mais il ne pouvait y atteindre, lui aussi, que par le mariage androgynique avec cette Ariane qu'il appela toute sa vie sans l'obtenir et sans se l'avouer à lui-même. Car Ariane, sous le nom de Cosima ou de Lou-Andréas Salomé, ne fut jamais que le symbole de la connaissance, et Nietzsche était, comme Kierkegaard et Kafka, un agnostique. Or, la gnose est la seule intensification possible de l'angoisse et sa seule résolution, le seul moyen de constituer le Fils en nous. Nous serons sans cesse renvoyés à la fonction gnosique du Fils et à la montée en lui de l'intelligence, qui correspond à sa féminisation transcendante, au mariage à la fois perpétuel et final de l'Époux et de la Sophia, l'ascension de l'un étant l'assomption de l'autre.
